

CÉCILE PETITJEAN

JE NE SUIS PAS UN POISSON DEMOISELLE

ROMAN

UNE FEMME,
UN DÉFI,
UN VOYAGE

BRIN D'AIR

Cécile Petitjean

Je ne suis pas un poisson demoiselle

© Cécile Petitjean, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1546-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Cécile Petitjean s'est d'abord investie pleinement dans l'enseignement, en tant que professeur des écoles, avant de se former à la kinésiologie et d'y consacrer la même passion. Ces deux métiers, qu'elle exerce avec exigence et sensibilité, nourrissent son regard sur les transitions et les reconstructions, sur ces moments charnières de l'existence où les certitudes s'effritent et où il faut réinventer sa place dans le monde. Ses romans donnent voix à des parcours de vie confrontés à la quête de sens, à l'adversité, à la perte. Ses personnages, sincères, imparfaits et profondément humains, naviguent entre ruptures et résilience.

Son écriture accorde une place centrale à l'émotion, tout en laissant au lecteur l'espace de sa propre réflexion. À travers l'écriture, Cécile Petitjean cherche avant tout à créer des espaces de résonance, où chacun peut reconnaître une part de son propre chemin.

Je ne suis pas un poisson demoiselle est suivi de *La terrasse coton* ; ces deux romans formant une duologie indépendante, en explorant le départ comme renaissance et l'ancrage comme défi.

Aux rouges-gorges qui démarrent chaque journée en chantant,
Aux coquelicots sauvages et magnifiques dans leur simplicité,
Aux tournesols toujours tournés vers le soleil.

1

Je remets ma ceinture dans les passants de mon pantalon avec un sentiment de soulagement. Le franchissement des barrières de sécurité de la zone de contrôle de l'aéroport me donne l'impression d'être en faute, comme si j'étais une délinquante en fuite ou une évadée en cavale.

C'est bizarre comme on a toujours peur lors d'un contrôle de police, même quand on n'a rien à se reprocher. On a cette petite angoisse, cette pointe de stress accompagnée d'une poussée d'adrénaline qui nous donne chaud et nous crispe le ventre.

Je sens le regard suspicieux des agents de police posé sur moi. On dirait qu'ils savent bien qu'ils n'ont rien à me reprocher, pourtant ils continuent de me scruter, à la recherche de quelque chose d'anormal.

Je ramasse mon sac, qui n'est autre qu'un petit sac à dos secondaire en tissu léger, repliable dans sa poche quand il ne sert pas. Je remets mon passeport dedans et glisse mon téléphone dans la poche arrière de mon jeans. Sans traîner davantage, je me dirige rapidement vers la salle d'embarquement.

Je m'arrête à la boutique de l'aéroport pour acheter une bouteille d'eau. Le voyage va être long. Je me demande même si je ne devrais pas emporter également un peu de lecture, car il n'est pas certain que je trouverais quelque chose à lire en français avant longtemps.

Je regarde les magazines, mais rien ne m'intéresse, les grands titres vantent des articles déjà traités maintes et maintes fois... Tous les ans, aux mêmes périodes, on a droit aux mêmes sujets : à Noël, que manger et comment décorer sa maison pour qu'elle resplendisse davantage que celle des voisins ; puis comment perdre ses kilos pris pendant les fêtes ; suivent des articles sur le moral en berne à la sortie de l'hiver ; et bien sûr avant l'été arrivent tous les régimes miracles pour être la plus belle sur la plage.

Les potins relatifs aux vedettes, qui parfois me sont inconnues, ne m'intéressent pas plus. Je me moque pas mal de savoir que Machin-Chouette a mangé une glace ou que Truc-Bidule a acheté un nouveau maillot de bain !

Je renonce donc et me rabat sur les romans, et choisis un policier qui raconte la vie d'un tueur en série, inspiré d'une histoire vraie. J'ai toujours été fascinée par

ces monstres au cœur de pierre.

Je veille à payer en espèces pour ne pas être localisée dès maintenant. Je sais bien qu'il me faudra utiliser ma carte bancaire à un moment, mais plus je peux attendre, mieux c'est.

Je voudrais être loin quand on arrivera à me repérer.

Je m'étais organisée en conséquence et avais retiré suffisamment d'argent liquide pour ne pas être obligée d'utiliser ma carte avant plusieurs jours.

Je cherche un siège libre dans la salle d'embarquement bien remplie. Il reste une heure avant le décollage et je n'ai pas l'intention de la passer debout. Je trouve un siège à côté d'un homme à l'allure sérieuse et stricte. Très sobre, sa tenue ne semble pas confortable pour un long voyage. C'est sûrement un homme d'affaires en déplacement professionnel. Je suis amusée par sa façon de manger son paquet de chips, bruyamment et rapidement, comme un enfant qui se régale d'un mets rarement autorisé. Ça dénote complètement avec son image raisonnable et rigide.

Il ne m'adresse même pas un regard, captivé par l'écran de son smartphone.

J'observe la salle bondée. Il y a ceux qui s'agitent, et ceux qui tuent le temps en regardant leur téléphone, des écouteurs dans les oreilles pour s'enfermer au maximum dans leur bulle rassurante et se couper du monde qui les entoure.

À chaque nouvel appel dans les haut-parleurs, les uns et les autres lèvent la tête, comme pour mieux écouter le message.

« Tous les passagers à destination de Marrakech sont invités à se présenter à la porte numéro 6 pour un embarquement immédiat. »

2

Et dire qu'il y a seulement quelques jours, j'étais assise tranquillement sur la plage.

Jamais je n'aurais imaginé que ma vie allait basculer si vite, si brutalement.

Jamais je n'aurais pensé que j'allais passer d'une petite vie tranquille et confortable à ma situation d'aujourd'hui : SDF, avec pour tout bagage un sac à dos rempli du strict nécessaire. Sans famille, sans attaches, sans travail, et sans même savoir où je vais manger et dormir ce soir, et encore moins les prochains jours.

Il y a une semaine, j'étais à la mer, installée sur le sable, juste à côté de notre appartement.

Nous l'avions acheté récemment, pour « profiter de la vie », pensait-on alors. Saint-Malo était une ville que nous aimions depuis longtemps et, certains week-ends, nous venions y passer une journée. Depuis Rennes où nous habitons, le trajet est vite fait.

On a donc fini par y investir en achetant un petit appartement pour avoir notre pied-à-terre, notre repaire malouin toujours prêt à nous accueillir, même pour un court séjour.

J'y venais la plupart du temps seule, car Pierre travaillait énormément pour faire tourner son entreprise nouvellement créée.

Ce jour-là sur la plage ça faisait cinq fois que je relisais la même page de mon livre, et je n'en connaissais toujours pas le sujet.

Les pieds dans le sable, j'observais la mer.

Je laissais les pensées m'envahir et me distraire, comme des rafales de vent entrant dans ma tête, folles, incontrôlables, désordonnées, allant dans tous les sens.

Je m'amusais à observer les gens, et à penser à leur place.

Cette famille qui s'amuse sur la plage... Le papa joue au ballon avec son fils, pendant que la maman fait des pâtés de sable avec la petite sœur un peu plus loin... Ils ont l'air heureux, mais le sont-ils vraiment ? C'est un beau tableau, une

famille sur la plage... Mais sont-ils sincèrement heureux, ou le sont-ils juste en apparence parce que, normalement, une famille sur la plage ça doit être heureux ?

Et ce couple là-bas, allongé sur leurs serviettes... Ça fait trente minutes qu'ils sont tous les deux rivés sur leurs téléphones portables, sans s'adresser un mot... Sûrement en train d'envoyer des photos à tous leurs contacts, avec des commentaires du genre « Trop belle journée en amoureux à la plage ». Quel monde d'hypocrisie !

Et cette autre famille là-bas... La mère ne cesse de crier sur ses enfants qui pataugent dans les flaques en faisant de bons gâteaux de sable. Elle est excédée, alors que les gosses ne font que jouer, comme n'importe quels enfants qu'on a emmenés s'amuser à la plage. Elle doit être épuisée pour s'énervier comme ça. Le père semble étranger à toute la scène. Ça n'a pas l'air d'être son rôle de surveiller les enfants à la plage... Cette femme est-elle énervée par ses enfants ou plutôt par son mari qui ne fait rien ? Elle crie sur ses enfants, mais n'est-ce pas plutôt un message envers leur père ? Encore un manque d'honnêteté, avec soi-même, et avec les autres...

Je me reprends, comme prise en flagrant délit par moi-même de pensées négatives et de jugements sans fondements.

Mais qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez moi ? Je vois ces gens, je ne les connais pas, et je les juge.

Et que diraient-ils de moi, s'ils s'amusaient à faire la même chose en me regardant ? Ils se diraient probablement : Cette femme là-bas ne doit pas être très épanouie... Elle est là, seule à la plage, avec son bouquin qu'elle ne lit même pas. Elle a l'air accaparée par ses pensées, elle doit être stressée ou dépressive. Forcément, les gens seuls sont toujours dépressifs.

Ils n'auraient pas complètement tort.

Je me sentais à l'étroit dans ma vie. Comme quand on enfle un jeans slim, qui nous allait si bien il y a quelque temps, mais dans lequel on est désormais serré, sans trop savoir pourquoi ni comment cela est arrivé. On le porte encore, mais on n'a qu'une idée en tête, l'enlever dès que possible.

Ma vie, c'est un peu comme un jeans slim. Il m'allait bien, mais il ne me va plus maintenant. Je suis à l'étroit dedans, et j'ai envie d'en mettre un autre. Et en

plus, tant qu'à changer, j'aimerais un pantalon bariolé, qui ferait se retourner les gens dans la rue et leur ferait dire : *Cette femme-là rayonne de bonne humeur ! Elle assume ce qu'elle est, sans chercher à être dans le moule de la société. Waouh !*